

CHAPITRE 1

UNE IDENTITÉ (POLITIQUE) COMPLEXE

OTTO VON RABENMARK

« C'était une belle journée et les rues étaient plus peuplées qu'à l'ordinaire d'étudiants et de Philistins. Tandis que j'approchai du bout de la rue, je vis un ou deux garçons et une demi-douzaine de servantes regardant avec curiosité un drôle de personnage, précédé par un drôle de chien, qui passaient le long du trottoir.

Au premier coup d'œil, à courte distance, je le pris pour un fou, échappé de l'asile. Il portait un bonnet brodé de cramoisi et d'or, en forme de bassin de rasoir, et du genre qu'on appelle habituellement bonnet de bière, une robe de chambre bigarrée, attachée étroitement autour de ses reins avec une ceinture de cuir, dans laquelle étaient passés deux pistolets d'arçon et une longue épée de duel, avec une garde, ou *schläger*, enfin, à ses pieds, il avait une paire de pantoufles turques de couleur rouge. Son col était ouvert et ses jambes étaient nues des chevilles aux genoux. D'une main il brandissait un bâton de chêne, de l'autre, il tenait un petit carnet de notes. Il était précédé d'un petit chien, de cette race comique appelée teckel, une sorte de terrier, qui ressemble

considérablement au *turnspit* anglais. Ce spécimen-là était, à l'image de sa race, aussi laid qu'un chien peut l'être. Son corps était très long et ses pattes très courtes; sa couleur était un mélange entre noir et brun; sa queue était courbée aussi gracieusement que celle d'un cochon [...]. Afin d'augmenter ses charmes personnels, son maître avait attaché une couronne de fleurs artificielles autour de son cou et décoré sa queue de rubans de couleur fantaisie.

Accoutrés ainsi, le chien et son maître descendaient la rue, l'air grave, apparemment sans se soucier des rires des spectateurs qui les admiraient. Il semblait ne pas y avoir d'étudiants dans les parages immédiats [...]. En m'approchant, je remarquai quelque chose de familier dans sa figure et, immédiatement l'individu m'attrapa par le bras et m'embrassa affectueusement sur les deux joues. C'était Rabenmark, ma connaissance de Leipzig¹. »

Cet Otto von Rabenmark, c'est Otto von Bismarck.

Saisissant sur le vif son compagnon d'études à Göttingen puis Berlin, l'américain John Lothrop Motley offre ici une bien singulière peinture de celui qui reste dans les mémoires, surtout françaises, comme l'homme au casque à pointe².

Rabenmark : le pseudonyme évoque à escient la Vieille Marche (*Mark*) dont les Bismarck sont originaires. Schönhausen, le berceau familial, est en effet le cœur de la vieille Prusse est-elbienne, celui du Brandebourg, la patrie des *Junker*, ces hobereaux prussiens qui, à la guerre ou dans l'État, ont toujours servi la dynastie régnante des Hohenzollern. Le père, Ferdinand von Bismarck, s'est même vu décoré de la croix de Malte, en avril 1815, peu après la naissance d'Otto. La distinction récompensait moins sa bravoure au combat, il est vrai, que son opportunisme, à l'image de son roi, Frédéric-Guillaume III, qui refusa d'abord de rejoindre la coalition antinapoléonienne, fournit même des troupes à la Grande Armée pour signer finalement une alliance secrète avec le Tsar Alexandre I^{er}, contre Napoléon, en février 1813. Proche du pouvoir, la mère du jeune Otto, Wilhelmine von Mencken, l'a été

1. John Lothrop Motley, *Morton's Hope*, Harper & brothers, vol. 1, 1839, p. 153-154. Sauf mention contraire, les traductions sont de l'auteur.

2. Voir *Bismarck et le fameux casque à pointe (1871)*, cahier central, p. I.

davantage encore, dans sa jeunesse. Tôt orpheline, elle est confiée aux bons soins de la reine Louise, en souvenir du grand serviteur de l'État que fut son père. Mina, comme l'appelle alors le prince-héritier Frédéric-Guillaume, grandit à la cour de Potsdam, non loin des deux futurs souverains, Frédéric-Guillaume IV et son frère cadet, Guillaume I^{er}. Il n'est guère étonnant qu'elle en conserve la nostalgie et qu'elle trouve difficile la vie dans la campagne isolée du Brandebourg et pire encore de Poméranie, où la famille s'établit en 1816. Elle n'aura de cesse de rêver à un retour en ville, à Berlin, et fera, en conséquence, les choix qui s'imposent pour ses fils, Bernhard puis Otto. On a beaucoup écrit sur l'arrachement que fut pour Bismarck son départ à sept ans pour le pensionnat Plamann de Berlin. Il est évident que la discipline de fer, la vie spartiate, la nourriture chiche ne sont un sort guère enviable et Bismarck, adulte, ressassera d'ailleurs à l'envi ses mauvais souvenirs. Mais c'est surtout la nostalgie de la vie de campagne, libre, au grand air qui l'habite. Malgré ces difficultés, ses qualités intellectuelles lui ouvrent la voie que sa mère a choisie : le lycée Frédéric-Guillaume (1827-1830) puis le *Graue Kloster* (1830-1832). Doué pour les lettres et les langues, anciennes comme vivantes, c'est finalement en droit à l'université de Göttingen (1832-1834) qu'on l'inscrit, trois mois avant la rencontre décrite plus haut.

Dans ce roman largement autobiographique, l'auteur, futur diplomate américain, nous livre sur Bismarck, ses fréquentations, son caractère, ses aspirations, un témoignage précieux qui n'est pas encore corrompu par le recul du temps. Sa publication date en effet de 1839, peu de temps après que les trois amis, Bismarck, Motley et le germano-balte Alexander von Keyserling, qui en 1834 ont quitté ensemble Göttingen pour Berlin, ont achevé leurs études.

À l'image de son double, Rabenmark, Bismarck est un personnage dual. Il est grossier, querelleur, belliqueux même ; ne se vante-t-il pas de s'être battu six fois en duel en trois mois, d'avoir fendu, à qui le nez, à qui la lèvre ? Quant à ses soirées, elles sont moins consacrées à l'étude qu'à des beuveries prolongées jusqu'au petit matin. Mais d'un autre côté, il sait aussi se montrer calme et raisonnable ; c'est un garçon cultivé et suffisamment intelligent pour réussir à ses examens. Rabenmark a cette

réplique : « Vous voyez, je suis à présent une personne très rationnelle et vous auriez du mal à me prendre pour le fol énergumène que vous avez rencontré dans la rue il y a une demi-heure¹. »

Cette dualité est-elle le fruit de sa double ascendance ? Aristocrate foncier, par son père, bourgeois au service de l'État par sa mère, on le peint volontiers comme tiraillé « entre deux mondes² ». Il est bien clair que s'il suit la voie tracée par sa mère, s'il fait son droit, puis rejoint l'administration, tour à tour, scribe dans un tribunal à Berlin, affecté aux domaines et à la forêt dans le gouvernement provincial d'Aix-La Chapelle, puis juriste à Potsdam, on ne peut guère parler de vocation et ni d'enthousiasme à la tâche. S'accomplit-il alors davantage en *gentleman farmer* lorsqu'en 1839, à 24 ans, il décide de s'établir sur les terres paternelles en Poméranie ? Les huit années passées à Kniephof sont ambivalentes. Il connaît certes quelques succès, parvenant à redresser le domaine dans un contexte économique difficile. Mais la débauche d'énergie dont il fait montre, dans ses affaires, à la chasse, dans les fêtes où il s'étourdit, ne parvient pas non plus à le combler vraiment. Dépressif, il fuit toujours, cette fois en voyageant, en France, en Angleterre, en Écosse, en Suisse. En avril 1844, il demande sa réadmission dans l'administration ; le 15 mai, une dizaine de jours après sa prise de poste, il sollicite un congé sous un prétexte douteux. Il n'en reviendra pas. Il faut se rendre à l'évidence ; Bismarck n'est pas heureux.

Faut-il alors évoquer en lui le miroir d'une époque déchirée ? Il vit assurément le temps de transition que connaît son pays, entre un ancien régime qui a fait la fortune de la noblesse de la terre et la modernité de la révolution industrielle que porte et qui porte la bourgeoisie. Une telle transition se double, dans le cas de la Prusse, d'un fort clivage géographique. Les traités de Vienne qui mettent fin en 1815 aux guerres de la révolution et de l'Empire, ont certes agrandi le territoire prussien mais ils ont aussi créé un ensemble géographique divisé, en deux parties séparées par d'autres petits États allemands³. Et le contraste est prononcé entre une Prusse rhénane à l'Ouest qui s'enrichit de ce nouveau dynamisme

1. Motley, *op. cit.*, p. 164.

2. Titre de la première partie de la biographie de Lothar Gall, *Bismarck. Le révolutionnaire blanc*, Paris, Fayard, 1984.

3. Cf. carte *De la Prusse à l'Allemagne in cahier central*, p. II.

et la vieille Prusse à l'Est, conservatoire de traditions. Assurément la ligne paternelle n'ancre pas Bismarck dans les terres rhénanes du national-libéralisme. La branche Menckel est plus ambiguë. Sa mère se réclame d'une bourgeoisie éclairée. Mais le choix des établissements scolaires et universitaires qu'ont suivi ses deux fils, et qui lui incombe, ne la classe assurément pas dans l'avant-garde libérale !

Quoi qu'il en soit, s'il est louable de replacer un homme en son temps, ou ses temps d'ailleurs, il faut se garder de trop forcer le trait. Moins que schizophrène tiraillé entre deux familles ou deux époques, l'étudiant Bismarck est surtout un... étudiant. Il en plaisante d'ailleurs gaiement avec son compagnon Motley, esquissant à son attention un portrait croisé de l'étudiant allemand et de l'Allemand assez savoureux et plutôt éclairant :

« Là, Monsieur Morton, continua Rabenmark, vous venez de voir en cinq minutes le condensé d'une vie entière d'étudiant. Un jeune homme passe d'ordinaire trois années à l'université [...]. Les deux premières années l'étudiant les emploie généralement à combattre en duel et à se saouler. Après avoir combattu son cinquantième ou centième duel et avoir bu autant de bière qu'il en était capable, la plupart du temps, à la fin de sa deuxième année, il quitte son club et passe sa troisième et dernière année à étudier d'arrache-pied. Il passe son examen, qui est une épreuve très sérieuse, et s'il le réussit, il reçoit son doctorat, en théologie, philosophie, droit ou médecine puis il se consacre à sa vie d'individu.

Mais je suppose qu'il reste pour longtemps quelqu'un de féroce et qui cause des problèmes ?

Tout au contraire. Personne n'entend jamais parler de lui. C'est une anomalie singulière que l'existence entière des étudiants allemands. Les étudiants allemands ne sont plus des Allemands [...] Ils forment une nation distincte aux caractéristiques fortes [...] totalement indépendante des lois qui régissent le reste du système social en Allemagne. C'est un phénomène singulier que cette république, violente mais bien organisée, au cœur d'un despotisme. Au vrai, chaque point cardinal du caractère allemand est directement à l'opposé de ceux de l'étudiant allemand. L'Allemand est flegmatique, l'étudiant fougueux. L'Allemand est discipliné et respectueux de l'autorité ; l'étudiant féroce et indocile.

L'Allemand est pacifique, l'étudiant querelleur et bagarreur. L'Allemand est éminemment conservateur en politique, l'étudiant est toujours un révolutionnaire. L'Allemand est toujours déférent envers les rangs et les titres. Dans la République des étudiants, et là seulement, l'omnipotent « von » le cède à l'adroit duelliste ou à celui qui « tient le plus » la bière. Pour finir, l'Allemand est généralement sobre, et l'étudiant, invariablement saoul¹. »

L'outrance de l'étudiant Bismarck serait donc de circonstances... Voilà qui méritera qu'on y revienne.

Par ailleurs, s'il n'a pas guéri Bismarck de son instabilité, le temps du retour à la terre n'a pas été improductif en tout. Le jeune homme s'insère dans la bonne société poméranienne, en fréquente les cadres dirigeants : les familles Gerlach, Blanckenburg, Thadden, Puttkamer. Ces derniers lui trouvent des qualités et tentent de gommer ses défauts. Ainsi en est-il de la religion ; tous ou presque sont piétistes, cette version rigoriste du protestantisme, et souhaitent l'y convertir. Bismarck entend, lui, se faire reconnaître comme un des leurs ; son orgueil souffre d'ailleurs d'être rejeté par Heinrich von Puttkamer lorsqu'il demande la main de sa fille, Ottilie. Et s'il est vrai que c'est guidé par tous ses amis qu'il se met à lire plus assidûment la Bible, le plus déterminant reste la rencontre avec Marie von Thadden. Hélas la jeune fille, pieuse, douce, persuasive, est promise à un autre, un de ses meilleurs amis, Moritz von Blanckenburg. Hélas encore, elle décède jeune, emportée brutalement, peu après son mariage en octobre 1844.

C'est assurément une période de souffrance pour Bismarck et l'on comprend mieux ce qu'il cherche et trouvera auprès de Johanna von Puttkamer. Sœur cadette d'Ottilie, il l'a précisément rencontrée au mariage de Marie et Moritz. D'elle il dira qu'elle « fut l'ancre sur le bon côté de la rive » et mille et une autres choses reflétant son amour et aussi sa gratitude car elle fut au bon endroit au bon moment. Mais là encore, il faut se garder de trop colorer la légende. Il y aura aussi, entre eux, d'inévitables incompréhensions et des tensions, à l'image de celles qui traversent tous les couples, et ce d'autant plus que leur union durera jusqu'à la mort de Johanna en 1894.

1. Motley, *op. cit.*, p. 156-157.

« Je remercie Dieu et je te remercie pour les quarante années d'amour et de fidélité inaltérables. Soit quatorze mille six cent dix jours, dont deux mille quatre cent vingt-huit dimanches et dix 29 février. Du bon et du mauvais mais beaucoup plus de bon que de mauvais tout de même¹ », écrira Bismarck en souvenir de leur mariage célébré en 1847.

UN CONSERVATEUR PARMIS D'AUTRES ?

À présent Bismarck a une famille (Marie naît en 1848 ; viendront ensuite Herbert et Wilhelm en 1849 et 1852) ou plutôt deux familles car les conservateurs prussiens l'ont adopté. Un de leurs chefs, Ludwig von Gerlach, membre du Conseil d'État, parraine son entrée en politique. En 1847, il est député à l'assemblée de Prusse. Le roi Frédéric-Guillaume IV est alors aux prises avec l'opposition national-libérale qui bloque sa demande d'emprunt. Cette opposition s'explique. Sur les deux questions qui fondent son identité, elle n'a obtenu aucune avancée décisive depuis la guerre de libération de 1813.

D'union de l'Allemagne, il n'a pas été question à Vienne en 1815. Les puissances du concert européen, conservatrices (Russie, Autriche, Prusse) comme libérale (Royaume-Uni), sont tombées d'accord pour créer, sur les ruines du Saint Empire, une Confédération germanique (*Deutscher Bund*). Bien loin d'un État unitaire allemand, c'est une fédération lâche de trente-neuf États, placée sous la présidence héréditaire de l'Empereur d'Autriche et dotée d'une Diète, à Francfort-sur-le-Main où chaque membre envoie siéger ses représentants. L'emblématique ministre autrichien, Klemenz Metternich, y développe alors sa fameuse doctrine qui, sous couvert d'assurer la stabilité des nouvelles relations internationales, exerce un droit d'intervention destiné à garantir l'ordre politique et social conservateur, en muselant les velléités nationales et libérales. Les universités de la Confédération sont particulièrement touchées pendant les années vingt. Puis, dans le sillage de la révolution française de 1830, l'agitation reprend et l'on voit même des souverains, qui au Hanovre, qui en Saxe, accorder des constitutions, il est vrai,

1. Lettre d'Otto à Johanna, 28/07/1887, citée in Lothar Gall, *op. cit.*, p. 53-54.

souvent vite retirées. Une majorité de libéraux cherche alors l'unité nationale dans la réforme de la Confédération, une minorité se tourne vers la Prusse. Point d'hypocrisie, ce qui les intéresse, c'est la force de la Prusse, celle de son pouvoir politique et de sa dynastie, celle de son administration et surtout de son armée.

Mais la Prusse voudra-t-elle se prêter au jeu ? Il faut bien comprendre que ses souverains sont d'abord préoccupés par sa propre unité. Pour l'assurer sur un territoire morcelé, le choix a été fait non d'assemblées représentatives associant la nation à la monarchie, mais d'un renforcement de l'État central. Dans les années 1823-1824 des assemblées sont certes installées dans les huit provinces prussiennes mais la répartition des sièges y est très inégalitaire : trois-cinquième à la noblesse, deux-cinquième à la bourgeoisie, un cinquième à la paysannerie, à l'Est du royaume, un tiers chacune, à l'Ouest. Les compétences sont, elles, essentiellement locales. Faisant feu de tout bois, les libéraux utilisent nonobstant cette tribune pour se faire entendre et revendiquer une constitution. La succession au trône en 1840 semble d'abord ouvrir des perspectives : le nouveau monarque, Frédéric-Guillaume IV, est un bon orateur, cultivé et sensible ; il conçoit sa charge comme une association mystique entre le peuple et lui, à la manière de certains romantiques. Mais c'est aussi un souverain d'ancien régime à mille lieues de vouloir céder une monarchie parlementaire. La crise économique et sociale des années 1845-1846, sévère en Prusse, impose des changements. Le roi, en proie à des difficultés financières, se résigne en avril 1847 à réunir une diète unie (*Vereinigter Landtag*), formée des représentants de celles des provinces. Ces États généraux, en quelque sorte, doivent, selon son idée, voter l'impôt et l'emprunt, rien de plus. Le dialogue de sourds durera deux mois au terme desquels le roi congédie l'assemblée. Petite histoire dans la grande, à moins que ce ne soit le contraire, cet épisode permet à Otto von Bismarck de faire son entrée dans la Salle blanche du palais royal, parmi six cent autres députés. Faire de lui un leader des conservateurs serait céder aux sirènes de l'écriture rétrospective. Contrairement à leurs opposants libéraux, les conservateurs ont bien du mal à se trouver des meneurs incontestables et même à former des factions, comme en témoigne Leopold, un des frères Gerlach. En